

55

Gazette du Théâtre
15.1.91

LE THÉÂTRE

De Corneille à Simenon
via Gide

par Jean-Louis Bory

« La sclérose du cristallin commence à vingt-cinq ans. » Je me rappelle avoir pleuré sur cette phrase de Jules Romains un jour où je m'apercevais que j'en avais trente. Que c'était bête... Je me demande à quel âge commence la sclérose des critiques. A force d'asseoir vos fesses sur des sièges parfois cruels, vous y vient-il des callosités? Et quand? Pour reculer l'heure du rond-de-cuir, je répète « le coup de l'Elève » : j'amène un garçon de ma classe. La fraîcheur de ses réactions m'ouvre les yeux bien souvent. En public non prévenu, il met dans son enthousiasme et jusque dans son ennui un emportement où les préjugés de la culture (la sclérose!) n'interviennent pas. Il jouit de cette naïveté qui devait être celle, j'imagine, du Parisien de notre Moyen Age ou du Londonien sujet d'Elisabeth.

Naturellement j'aimerais assez que cette preuve de conscience professionnelle tombe sous les yeux de mes parents d'élèves, j'avais amené l'Elève à *Nicomède* : aussi bien n'était-ce pas

là que j'avais le plus besoin d'un anti-sclérose?

Comme j'ai bien fait! Je savais que *Nicomède* était une pièce admirable mais je le savais comme les professeurs le savent : un peu par oui-dire, beaucoup par une de ces analyses qui font les beaux cadavres. Mon élève qui, lui, ne savait rien de *Nicomède*, suivit cette escrime mondaine avec passion, il riait à chaque point marqué par le héros, haïssait Arsinoë (Louise Comte, blafarde et vipère au poing, coiffure en queue de jument), se moquait du pauvre Prusias (excellent Yonnel empêtré dans son pouvoir, dans Rome et sa femme, comme un garçonnet dans une robe de chambre). Aussi ai-je pris à *Nicomède* un plaisir neuf. Grâce à l'Elève. Et grâce aussi aux costumes de Wakhevitch. Je me suis demandé un moment si cette tragédie toute en ronds de jambe, ambassades cachant les plus noirs desseins, en allusions, insinuations, perfidies, sourires très empoisonnés, cette tragédie de l'inso-lence mondaine où l'excès même de la

politesse est la plus raffinée des insultes, cette tragédie de *la cour*, en un mot, n'aurait pas eu plus d'allure en costumes Louis XIV — ou du moins, en ces costumes, casques à plumes et cuirasses, que le Grand Siècle croyait antiques. Je ne crois pas. Par le contraste qui oppose la toge de Flaminius aux somptueux et barbares oripeaux des Asiatiques, Wakhevitch rendait plus évidente la lutte entre deux mondes. Il soulignait le problème politique : celui d'un impérialisme européen en Asie. Est-ce dans la même intention que Flaminius s'était fait la tête d'un diplomate anglais? Il joue si « perfide Albion » qu'au début de chacune de ses tirades, j'attendais pa-pa-pa-poum! Ici, Rome!... Reprocherai-je à la mise en scène de M. Yonnel (très bonne par ailleurs, et vivante : ces tirades-épigrammes se boivent comme du petit lait) d'avoir demandé à Jean Chevrier de vociférer parfois? Je le répète : *Nicomède* est la tragédie du persiflage pour grands seigneurs. Je ne pense pas que ces gens-là braillent, ils raillent. C'est l'Elève qui a trouvé que Jean Chevrier avait tort de crier. C'est un excellent élève. Il avait été premier en composition et c'est pour cela... mais je sors de mon propos.

Je voudrais ouvrir une parenthèse : de *Nicomède*, j'assistais donc à la 334^e représentation (depuis 1651). Alors que la *Petite Hutte* de M. Roussin... Abîme de méditations. Ce sont de semblables réflexions de détail qui m'éclairaient l'avenir du théâtre.

Nicomède était précédé d'un acte de Guermantes. C'est un rien charmant qui voudrait se rapprocher d'un proverbe à la Musset et qui ne réussit qu'à évoquer Murger. Dandy, vicieux

beau, grisette. Et si vieillot qu'on a l'impression que le tout est en alexandrins. J'ai beaucoup rêvé sur le gilet de M. Debucourt.

Une autre parenthèse. A propos de la Comédie Française. Il est de bon ton de dauber sur cette institution nationale. Il faut bien reconnaître que c'est le théâtre où l'on travaille le plus et le mieux depuis le début de la saison : un Marivaux, un Shakespeare, un Corneille — trois spectacles à voir. On ne peut pas en dire autant de tous les théâtres. Fort de cette constatation, je suis donc retourné tout frétilant salle Richelieu. Hélas! On y donnait *Les Caves du Vatican*. A peine rescapé du dix-septième (17^e) tableau, j'ai couru à Saint-Germain-des-Prés où les caves sont avec be-bop. J'avais besoin de t'ça.

J'en veux beaucoup à M. Gide. J'appartiens à une génération qui a « couché » avec Lafcadio et qui, selon la formule, « en a gardé une grande douceur ». Bref, j'aime *Les Caves* — je parle du livre. Je les ai retrouvées, ces *Caves*, dans quel état! Découpage enfantin, haché par un bruyant rideau qui semblait chuter au hasard et que je n'ai jamais tant songé à comparer au couperet de la guillotine; décors dont les mieux venus rappellent le Châtelet : un château Saint-Ange quasi grandeur nature et « avec des ombres » fut très applaudi par les spectateurs qui ne dormaient pas. Tout ce qui était ironie, pirouette, nuance, restriction d'isopilante, devenait ficelles, guignolade, gaudriole mécanisée. C'est ce que M. Jean Meyer, le metteur en scène, doit entendre par *optique théâtrale*. Ce qui ne l'empêche pas, lorsque cette optique risque d'exiger trop, de se

contenter par la bande, si l'on peut dire : il fait lire la sortie par des phonographes. Ces moments de lecture publique sont les meilleurs.

Au troisième tableau, je me suis demandé si M. Jean Meyer avait jamais lu *Les Caves* — les vraies, les nôtres. Au dix-septième (17^e) tableau, il est évident que non. Mais Monsieur Gide ! Car toute la presse a claironné que M. Gide avait minutieusement suivi les répétitions. Alors ? Là où tout devait être légèreté, bulle (sans allusion, pontificale) envol, voyez les acteurs qui pèsent, détaillent, insistent, traînent. Béatrice Bretty travaille dans le gros effet, Berthe Boyy pousse de petits cris « pour faire rire », Renée Faure et Yonnel semblent des personnages de mélo qui ont pris le Français pour les Folies-Belleville.

Il reste Lafcadio. Le plus important : le côté « petit père Combes » de cette histoire n'intéresse plus personne. Eh bien, par une chance extraordinaire, malgré MM. Gide et Meyer, beau, désinvolte, élégant, trouble et secret, Roland Alexandre est Lafcadio. Il est

le Lafcadio du livre, le vrai, celui de mon cœur. Si bien que je me suis tenu éveillé seulement lorsque Roland Alexandre se trouvait en scène. Oui, j'en veux beaucoup à M. Gide : bon nombre d'esprits non prévenus (ceux qu'il aime) ne se risqueront jamais,

après parceller douche, à lire le roman, et c'est dommage.

On connaît l'admiration que M. Gide porte à M. Simenon. Je crois que M. Gide eût énormément gagné à courir admirer la façon dont MM. Simenon - Rouleau - Dard ont bâti, eux aussi, une pièce à partir d'un livre. Et une pièce passionnante. Sans doute y retrouve-t-on les poncifs de la littérature noire à la mode : bar louche, ruines d'une ville bombardée, famine et géoliers militaires.

profiteurs cyniques et petit-lys-dans-la-gadoue. Sans doute pourrait-on aisément ramener *La Neige était sale* à un bon mélo monté avec des ellipses à la Dos Passos, du bouleversement chronologique à la Faulkner (la fin au commencement, le commencement au milieu et ce milieu un peu partout) et du « suspense » à la Peter



Jean Meyer et Roland Alexandre dans une scène des Caves du Vatican. (Photo Lipnitzky).